

L'impact de la Révolution cubaine en Amérique latine

AUTEUR: Gilberto LÓPEZ Y RIVAS Traduit par Gérard Jugant. Édité par Fausto Giudice

Le processus de transformation économique, sociale, politique, idéologique et culturel qui a débuté en 1959, à Cuba, la plus grande île des Antilles, n'a pas d'équivalent en Amérique latine. Grâce à une mobilisation permanente du peuple cubain devenu protagoniste - en synergie avec une direction sensible, unie et consensuelle-, cette révolution a eu l'habileté et la force de résister avec succès pendant 50 ans au pouvoir impérialiste le plus puissant qu'ait jamais connu l'humanité, lequel a prétendu la soumettre par les voies militaires ouvertes et cachées, et par le moyen d'un blocus criminel qui subsiste jusqu'au jour d'aujourd'hui.



La tournure radicale prise par le processus révolutionnaire depuis ses débuts en faveur de ces profondes transformations suscita immédiatement l'appui des peuples de Notre Amérique et du monde entier. Dès les premiers mois de la révolution, nombreuses furent les répressions souffertes en Amérique latine pour défendre le droit à exister et à résister du peuple cubain. En de nombreuses occasions, à l'occasion d'un 26 juillet, les forces répressives dans nos pays tapèrent avec fureur sur des manifestants solidaires du processus révolutionnaire cubain. Ce sont d'ailleurs de telles brutalités policières dans la ville de Mexico qui furent le fait circonstanciel à l'origine du mouvement étudiant populaire de 1968.

Avec le slogan "Cuba sí, yanquis no!", les Latino-américains tentèrent de rompre la chaîne historique : guerres de conquête, incursions et invasions militaires au Mexique, en République Dominicaine, à Cuba, au Nicaragua, au Panama, entre autres; traités léonins comme celui du Canal de Panama, l'Amendement Platt, celui de Bucareli; coups d'Etat comme ceux de Victoriano Huerta, Castillo Armas, Fulgencio Batista, Augusto Pinochet et l'appui inconditionnel à de féroces dictatures militaires; mesures policières et d'espionnage (avec les disparitions forcées, les assassinats, les tortures, les persécutions, les exils, les emprisonnements); dépendance structurelle, appropriation de ressources naturelles et stratégiques, fuite de cerveaux, racisme et discrimination comme celle du Mexique de 1846 à 1848; dans la métropole impériale.

Un petit pays, considéré par les pères fondateurs des USA dans leurs désirs expansionnistes, comme le fruit mûr qui ferait inévitablement partie de l' "Eden nord-américain", a repoussé avec succès Goliath et s'est sorti brillamment des conspirations à répétition destinées à renverser le gouvernement révolutionnaire.

La guerre déclenchée contre le peuple cubain a pris la forme d' une variété d'actions politiques, militaires, économiques, biologiques, diplomatiques, psychologiques, propagandistes, d'espionnage, l'exécution d'actes terroristes et de sabotage, l'organisation et l'appui logistique à des bandes armées et des groupes de mercenaires clandestins, l'encouragement à la désertion et à l'émigration et les tentatives de liquider physiquement les dirigeants du processus révolutionnaire. L'invasion de Playa Girón, tramée, préparée et conduite par la CIA, s'inscrit dans ce contexte; tout comme la rupture des relations avec Cuba, orchestrée par Washington, de tous les pays de l'OEA à l'exception du Mexique.



Ce furent là paradoxalement autant de facteurs qui facilitèrent la voie des transformations sociales: réforme agraire et urbaine, nationalisation des principaux secteurs de l'économie et des ressources stratégiques, campagne nationale d'alphabétisation, constitution de milices et de forces armées populaires, transparence dans la politique extérieure et avec pleine indépendance nationale, droit à la santé, à l'éducation, au sport, à la culture.

Quand on observe de manière rétrospective cette résistance à l'action destructrice des USA et de leurs alliés, quand on fait l'inventaire des nombreux processus révolutionnaires, démocratiques et encore timidement nationalistes

comme le récent cas du Honduras, avortés par l'action conjointe de forces internes et des outils subversifs usaméricains que l'on connaît, on constate le caractère incommensurable de la tâche réalisée par ce petit pays qui a décidé souverainement de son destin durant cinq longues décennies.

Cuba a été la référence d'une souveraineté nationale-populaire menacée mais jamais violente. Le régime socialiste cubain a été la contrepartie du diagnostic latino-américain chronique d'analphabétisme, de morts par dénutrition ou de maladies curables de millions d'enfants, de pellagre, de parasitose, d'abandon des anciens, de désertion scolaire, d'addiction à la drogue, de criminalité, de chômage, de polarisation sociale, de fin d'une alimentation soutenable.

Cuba a enseigné durant 50 ans, comme l'a soutenu Fidel, qu'il est possible de faire la révolution et d'établir le socialisme à 90 miles du territoire continental usaméricain, à contre-courant du déterminisme géographique qui circule comme de la fausse monnaie; Cuba a aussi rompu avec le cliché que les révolutions peuvent se faire avec l'armée ou sans l'armée mais pas contre l'armée.



La révolution a réhabilité l'idée de patrie, exprimée par Marti, le sentiment patriotique qui est humanité, qui est la fierté et affection pour la terre d'origine, qui est résistance et lutte contre ceux qui veulent détruire l'identité nationale, contre ceux qui l'oppriment et l'asservissent. Si la révolution triomphe à Cuba, c'est par ce qu'elle constitue un processus fermement enraciné dans cette réalité nationale.

Le Mouvement du 26 juillet a su s'approprier l'héritage martien et l'appliquer à une lutte antidictatoriale avec des articulations dans des organisations ouvrières, paysannes, étudiantes et avec des intellectuels organiques incorporés dans le mouvement. L'arrivée des survivants du Granma dans la Sierra Maestra ne fut pas l'implantation d'un "foyer guérillero", mais la continuation d'une lutte de nombreuses années et l'établissement d'une force politique autochtone qui se développe parmi la paysannerie avec l'aide de fronts urbains consolidés.

Cuba oblige à une analyse plus profonde, et surtout, critique de ce qu'on appelle la question nationale. S'il n'existe pas une base ferme des secteurs et groupes qui aspirent à transformer le pays, une continuité historique avec les luttes séculaires du peuple concerné, une connaissance profonde des problèmes vitaux des divers secteurs sociaux, une unité d'action des divers groupes démocratiques et révolutionnaires et une relation étroite de caractère organique entre tous, dans toute l'étendue et la profondeur du territoire, le mouvement révolutionnaire est destiné à échouer.

Ici Fidel a insisté sur le "divisionnisme" comme instrument impérialiste utilisant les grands monopoles cinématographiques, les médias massifs de communication, leurs revues et leurs livres, pour inculquer la peur et la superstition face aux idées révolutionnaires qui seules "peuvent et doivent effrayer les intérêts des puissants exploiters et leurs privilèges séculaires. Le 'divisionnisme' - produit de toute classe de préjugés, d'idées fausses et mensongères-, le sectarisme, le dogmatisme, le manque d'ampleur pour analyser le rôle qui correspond à chaque couche sociale, à ses partis, organisations et dirigeants, rendent difficile l'unité d'action indispensable entre les forces démocratiques et progressistes de nos peuples. Ce sont des vices de croissance, des maladies infantiles du mouvement révolutionnaire qu'il faut surmonter" (*Discours de Fidel Castro le 4 février 1962, à l'occasion de la Seconde Déclaration de la Havane, dans Latinoamericanismo vs. Imperialismo, Ocean Sur, Mexico, 2009, p. 84*).



Face à la disparition de l'Union Soviétique et du bloc économique et politique de l'Europe de l'Est, alliés politico-militaires et associés commerciaux vitaux pour sa sécurité et son économie, Cuba s'en est sortie brillamment – non sans sacrifices et contradictions- parce que l'expérience socialiste développée dans l'île se fondait sur la réalité nationale et s'enracinait dans l'éthique et dans l'internationalisme comme politiques d'Etat.

Ce facteur a été la base de l'importante aide solidaire offerte aux mouvements de libération nationale en Amérique latine, en Afrique et en Asie. Cette île entêtée a produit les milliers de médecins solidaires pour le Nicaragua assiégé des années 80, les vaccins contre la méningite pour les enfants d'Uruguay, l' "opération miracle" qui a rendu la vue à des millions de personnes sur le continent; l'assistance sportive de haut niveau; les chansons anciennes et rénovées; les nombreux artistes plasticiens, poètes, professionnels, techniciens, enseignants; les écoles techniques et de médecine dans lesquelles se sont formés d'innombrables Latino-américains.

En l'honneur de l'engagement pour les principes internationalistes que la révolution encourage, le gouvernement cubain a souvent sacrifié des intérêts d'Etat. Il faut se souvenir des missions en Afrique et du rôle joué par Cuba dans l'effondrement de l'apartheid, de l'aide désintéressée à l'Angola et à une douzaine de causes révolutionnaires, qui ont signifié plus de 2.500 morts pour le peuple de Cuba. Je ne me souviens pas d'une seule condition imposée pour la très importante aide cubaine au Nicaragua durant les années de la révolution, ni de reproches à la solidarité cubaine de la part des forces révolutionnaires qui durant des décennies ont combattu les dictatures civiles et militaires de notre Amérique. On ne pourrait pas comprendre non plus les processus révolutionnaires actuels au Venezuela et en Bolivie, sans l'existence de cette arrière-garde stratégique que représentent Cuba et sa révolution. Le secret de la longévité du processus révolutionnaire cubain se trouve dans sa capacité à faire coïncider la radicalité dans le cap collectiviste, avec l'appui populaire majoritaire aux mesures prises à chaque étape de la révolution. Sans l'appui populaire majoritaire au régime socialiste et sans la participation de la population à sa défense, à l'économie et au bien-être social, il n'est pas possible de comprendre la vitalité d'une révolution qui n'a pas trahi les principes marxistes qui constituent le levain de son identité fondatrice.



Le peuple cubain ayant été le principal artisan de cette geste, à partir de l'idée qu'il n'y a pas de "peuples-guides", et encore moins d' "hommes-guide", et que ce qu'il faut ce sont des idées-guide, il est nécessaire de reconnaître le rôle joué par Fidel Castro, qui comme révolutionnaire, homme d'Etat et intellectuel organique a toujours été à la hauteur des besoins et des intérêts du processus de transformation.

Fidel démontre qu'il peut y avoir des dirigeants, des gouvernants, des hommes d'Etat, d'une autre carrure morale que celles auxquelles nous sommes accoutumés. Comme il le soutient:

"Quand les leaders errent sur leur chemin, ce ne sont pas de vrais leaders. Quand les leaders sacrifient des principes-clés à des avantages passagers ou partiels, ce ne sont pas de vrais leaders. Quand les révolutionnaires vivent d'utopies ou d'illusions et non de réalités, ce sont des rêveurs, des idéalistes au sens pur du mot, mais jamais ils ne seront de vrais révolutionnaires. Révolutionnaires sont ceux qui forgent une œuvre, révolutionnaires sont ceux qui mènent en avant leur peuple, révolutionnaires sont ceux qui savent vaincre les obstacles pour aller de l'avant" (Discours à Montevideo, Uruguay, le 5 mai 1959. Latinoamericanismo vs. Imperialismo. Ibid. P.15.)

Ennemi de la routine, en lutte permanente contre tout conformisme, Fidel a éduqué plusieurs générations de Cubains à sa conception de l'unité des révolutionnaires comme pré-condition de la victoire; l'éthique comme raison d'Etat, qui n'assume pas que la fin justifie les moyens, qui n'accepte pas l'enlèvement, la torture ou l'assassinat dans les rangs de la Révolution, encore moins la corruption et l'opportunisme; qui n'imité pas les méthodes des ennemis; qui pratique le détachement pour les choses matérielles; qui fait de la solidarité dévouée un devoir et non une arme d'influence politique ou un instrument de l'intérêt national; qui exige la cohérence dans les principes et les principes au-delà des intérêts; qui offre l'exemple personnel de dirigeants qui assument des responsabilités avec droit à plus de sacrifices et de restrictions, et non à des prébendes et des avantages; qui considère la vérité comme condition pour être respecté; la sensibilité à la douleur des autres comme si c'était la sienne; la modestie, l'absence

de vanité comme aspiration des révolutionnaires; la soif de lire, d'étudier et d'apprendre; la rigueur personnelle, le devoir de responsabilité, que les choses aillent bien parce que l'engagement est avec le peuple, avec la cause que l'on défend; la défaite n'est pas telle tant qu'elle n'est pas acceptée, toujours existe la possibilité de renverser une défaite; l'aspiration à la justice pour tous, sans frontières, comme cause universelle; la force des idées, la conviction martiano-fidéliste qu'une idée juste peut plus qu'une armée; l'absence totale de haine pour toute personne; haine profonde envers l'injustice, l'exploitation, la discrimination raciale mais non à l'égard des personnes, même si elles sont ou ont été des ennemis.

Cet héritage de Fidel, qui forme la part substantielle de l'actuelle "bataille des idées" est la clé pour comprendre ces cinquante années de la révolution cubaine qui a été célébrée dans le monde entier durant toute cette année et qui pour tous les Latino-américains est motif de fierté et d'engagement solidaire.

L'étude comparée des révolutions contemporaines montre que plus est grand l'attachement de leurs militants aux principes collectivistes qui donnent origine au mouvement et à plus grande est la congruence éthique de ses dirigeants, et plus grand est le développement et la consolidation de ces processus. Dans la victoire du Vietnam sur les USA, la cohésion, le prestige et la crédibilité de la cause pour la libération nationale arborée par le gouvernement conduit par les communistes furent un facteur décisif qui influa sur les résultats politico-militaires qui se conclurent par l'unification du pays et l'expulsion des envahisseurs.

La cohérence de la conduite de l'EZLN face à l'Etat mexicain et l'échec de ce dernier dans ses tentatives de cooptation contre-insurrectionnelle des communautés indigènes zapatistes, maintient ce mouvement révolutionnaire sain et sauf des attaques de ses ennemis et des "critiques" de ceux qui se déclarent "en faveur des zapatistes" et ne perdent pas une occasion ni une tribune pour les disqualifier. A l'inverse, aucune défense de la gauche institutionnalisée ne tient devant son pragmatisme électoral, la renonciation à ses prémisses fondatrices et la perte éthique de partis comme ceux de la Révolution Démocratique (PRD du Mexique, NdT) et des Travailleurs brésilien.



Il ne faut pas oublier que la "piñata"*, l'enrichissement inexplicable et la détérioration morale de certains des leaders révolutionnaires au Nicaragua firent plus de mal au Front Sandiniste de Libération Nationale que la défaite électorale du 25 février 1990.

Dans la révolution cubaine, le comportement éthique a été présent dès la lutte contre la dictature de Batista, et a été récurrent au long des 50 ans de sa victoire. Plusieurs fois, devant les coups de l'impérialisme usaméricain et les problèmes internes provoqués par un processus de transformation d'une telle envergure, ses dirigeants, en particulier Fidel, ont agi avec courage et honnêteté. "La vérité est révolutionnaire" est un axiome léniniste devenu réalité dans l'expérience cubaine. Quand Ramonet demande à Fidel comment il solutionnera le problème de la corruption dans des secteurs de l'économie cubaine, celui-ci répond:

"Premièrement que tout est une question éthique. J'ai beaucoup pensé sur le rôle de l'éthique. Quelle est l'éthique d'un révolutionnaire? Toute pensée révolutionnaire commence par un peu d'éthique...Nous devons oser, nous devons avoir le courage de dire les vérités".



La morale d'un mouvement révolutionnaire se mesure aussi à ce qu'il n'abandonne pas ses prisonniers et ses morts. La reconnaissance officielle des Cinq Héros, prisonniers dans les prisons de l'empire pour avoir fait du travail de renseignement au sein de groupes terroristes appuyés, entretenus et financés par le gouvernement des USA est un acte de justice et de haute valeur éthique. Dans les règles non écrites de ce type de tâches, habituellement les gouvernements ne reconnaissent pas leurs agents.

Quand l'Union Soviétique et le bloc socialiste disparurent, Fidel déclara :

“A ceux qui disent que notre lutte n'aurait pas de perspective dans la situation actuelle et face à la catastrophe survenue, il faut répondre d'une manière catégorique: la seule chose qui n'aura jamais de perspective est la perte de la patrie, de la Révolution et du socialisme” (“Discours du 10 octobre 1991”, Ibid. P.217).

Le leader máximo de la révolution va plus loin et indique:

“Je me souviens toujours que Marti parlait en premier de la dignité de l'homme, et disait que s'il y a beaucoup d'hommes sans dignité, il y a des hommes qui ont la dignité du monde entier. Aujourd'hui nous ne sommes pas un groupe, mais un peuple digne, une immense majorité du peuple digne, une nation avec indépendance, une nation avec souveraineté, une nation avec liberté, qui rejettera jusqu'aux ultimes conséquences ces vieilles théories qui disent que l'indépendance doit être limitée. Pour cela nous, et seulement nous, nous pouvons et nous devons résoudre nos problèmes, affronter et résoudre ces défis parce que, certainement, si l'impérialisme pouvait mettre à genoux notre patrie et instaurer de nouveau ici le capitalisme, il ne resterait même pas la poussière des os de nos héros, de nos martyrs, de nos combattants internationalistes, de ceux qui nous précédèrent dans ces luttes, de ceux devant lesquels nous nous inclinons respectueusement pour rendre compte chaque jour de nos vies. C'est cela que signifie notre lutte, c'est cela que signifie sauver la patrie, la Révolution et le socialisme”. (Ibid., p.220).

Quand le gouvernement de Vicente Fox avait amené le gouvernement du Mexique à une rupture virtuelle des relations, des milliers de Mexicains en moins de 24 heures sont descendus dans la rue pour manifester leur affection et leur solidarité avec Cuba et sa révolution, à l'égal de ceux d'entre nous qui en 1961 formèrent une queue nourrie à l'UNAM (Université nationale autonome de Mexico) pour s'offrir comme volontaires lors de l'invasion de Playa Girón.

Aujourd'hui, Cuba est un phare d'espérance dans l'océan d'un capitalisme qui a plongé le monde dans une profonde crise économique, sociale, politique, écologique et civilisationnelle. Pour cela, nous continuerons dans cette voie opiniâtre et indéclinable de la défense de Cuba révolutionnaire.

*Piñata : jeu consistant à casser avec un bâton des récipients contenant des friandises, très répandu au Mexique et en Amérique centrale. Au Nicaragua, c'est ainsi qu'on a appelé les pratiques corrompues de certains leaders sandinistes [NdE].



Face au chantage, à l'agression et à la politique interventionniste, CUBA VAINCRA !